

Comptes rendus — Book Reviews

Paul Axelrod et John G. Reid, édés. — *Youth University and Canadian Society. Essays in the Social History of Higher Education*, Kingston et Montréal, McGill-Queen's University Press, 1989, 381 p.

Le titre de ce collectif traduit clairement les principaux objectifs que se sont assignés Paul Axelrod et John G. Reid en compilant les quatorze articles du volume : contribuer au développement de l'« histoire sociale de l'enseignement supérieur » et, du même coup, favoriser l'insertion de l'historiographie de l'enseignement supérieur, pendant longtemps la chasse-gardée d'anciens administrateurs universitaires, dans le courant de la « nouvelle » histoire.

De fait, *Youth University and Canadian Society* dévoile de façon éloquente le nouveau visage de l'historiographie de l'enseignement supérieur au Canada. Ce ne sont pas des biographies pompeuses de fondateurs et d'administrateurs que l'on retrouve ici, pas plus que des récits linéaires et arides sur l'évolution des institutions; au contraire, ce sont les étudiants et les étudiantes ainsi que la « culture » de la vie universitaire qui se trouvent au cœur du volume.

L'ouvrage illustre en même temps les tendances actuelles de l'historiographie de l'éducation au Canada anglais. Alors que dans les années 1970, c'est la « common school » qui stimule la recherche, voici que l'on a atteint le sommet de la pyramide scolaire. Par ailleurs, l'Ontario n'accapare plus autant le paysage historiographique, les institutions de l'ouest et de l'est du Canada ayant aussi droit de cité dans le présent volume. Enfin, que les étudiants constituent les acteurs principaux de l'ouvrage reflète un intérêt croissant pour l'étude de la jeunesse en tant que catégorie sociale distincte.

Les thèmes abordés et la diversité des méthodologies et des sources utilisées par les auteurs démontrent bel et bien que l'histoire de l'éducation fait maintenant partie intégrante de l'histoire sociale. Ces derniers s'attachent aussi à mesurer l'impact de facteurs tels que l'ethnicité, le sexe, l'origine sociale et l'appartenance régionale sur les expériences scolaires de la jeunesse universitaire. Soulignons particulièrement le fait que les expériences spécifiques des étudiantes sont considérées par l'ensemble des textes portant sur la clientèle et la vie universitaire en général. Voilà un signe encourageant du chemin parcouru par l'historiographie au cours des dernières années.

Le présent recueil comporte plus de cinq parties. Les trois premières traitent respectivement de la composition et du cheminement de la population étudiante, de la culture que développent les jeunes universitaires en dehors des salles de classe et des mouvements qui canalisent leur élan évangéliste, réformiste, voire révolutionnaire. Une quatrième partie évalue l'impact des deux guerres mondiales sur la vie étudiante, alors que la dernière tranche du volume s'intéresse aux rapports entre l'université et la société. Sur le plan chronologique, les articles couvrent les années 1870 jusqu'aux années 1960. Le long parcours qu'effectue le lecteur dans le temps révèle de façon non équivoque que l'université est loin de constituer une tour d'ivoire

isolée et figée, à l'abri des courants idéologiques, des tensions et des bouleversements dont est témoin la société canadienne au fil des ans et des décennies.

Au cours de la période couverte par le volume, le nombre des universités et des étudiants s'accroît en flèche au Canada. Alors qu'en 1871, on comptait 17 institutions d'enseignement supérieur fréquentées par quelques 1 500 étudiants, un siècle plus tard, on en retrouvait 50 regroupant plus de 316 000 étudiants à temps plein. Une question qui vient directement à l'esprit concerne l'origine sociale de cette clientèle. Les articles de la première partie du recueil, qui tracent le profil de la clientèle étudiante de Queen's, de Dalhousie et de l'Université Memorial, nous éclairent à cet égard pour les années 1880-1950. On y découvre que cette dernière ne constitue pas un corps d'élite homogène et que le bassin de recrutement des universités s'élargira graduellement sur les plans géographique, social et religieux. Au terme de leur étude de la clientèle de l'Université Queen's, Chad Gaffield, Susan Laskin et Lynne Marks concluent ainsi que cette institution « may have created elites, but it did not simply reproduce existing ones » (19).

Au tournant du siècle, la jeunesse universitaire canadienne évolue dans un univers où le religieux occupe un espace encore considérable, même si l'ensemble des universités se trouvent aux prises avec la lutte que se livrent, à l'échelle du monde occidental, la science et la religion au sujet de la nature même de la connaissance. Les étudiants constituent ainsi une cible de choix pour le mouvement évangéliste « Social Gospel » qui traverse à cette époque le Canada anglais. Celui-ci les enrôle dans des cercles d'études bibliques, les invite à se consacrer à la régénération morale et physique de la classe ouvrière urbaine et à répandre la parole de Dieu dans l'Ouest canadien et à l'étranger en joignant les sociétés missionnaires. Les articles de Diana Pederson, de A.B. McKillop et de Judith Fingard rendent compte du succès de ces exhortations multiples, un grand nombre d'étudiants et d'étudiantes venant grossir les rangs du YMCA, du YWCA et des Missions Étrangères.

Les universités anglophones invitent aussi la jeunesse universitaire à se mettre au « service de la nation », ce qui peut expliquer, selon les éditeurs du volume, le départ d'un fort contingent de diplômés vers les terres neuves de l'Ouest. Cet appel va s'intensifier avec la montée de l'impérialisme et du militarisme, puis avec l'éclatement de la Première Guerre mondiale. D. Pederson, J. Fingard et Barry M. Moody, dans leur article sur l'Université Acadia, discutent de l'impact considérable de ce conflit sur la vie et les attitudes des universitaires des deux sexes. Les classes se vident au gré de l'enrôlement des étudiants. À l'Université Acadia, une institution baptiste, ces derniers prennent l'uniforme avec enthousiasme, leur patriotisme étant constamment stimulé par des rassemblements, des sermons et des hymnes qui confondent aisément sentiment patriotique et sentiment religieux ainsi que par le zèle enflammé du président de l'Université, George Cutten, qui engage inconditionnellement l'institution dans l'effort de guerre.

Or, pendant que leurs confrères partent pour le front, les étudiantes, elles, restent en classe, de sorte que leur proportion augmente rapidement durant la guerre. À Dalhousie, les filles forment presque 40 p. 100 de la clientèle, en 1917-1918. La situation d'exception créée par la guerre favorise les étudiantes à plusieurs points de vue. En l'absence de leurs confrères, de leurs escortes et de leurs fiancés, elles animent les activités sociales sur le campus, rédigent les journaux étudiants et participent aux joutes oratoires. Elles contribuent à l'effort de guerre en s'adonnant au bénévolat. Enfin, la gravité du moment aiguise leur « conscience sociale » et leur volonté de

participer activement à la reconstruction sociale, politique et morale de la société d'après-guerre, tant au Canada qu'à l'étranger. Un nombre significatif d'entre elles choisirent alors de faire carrière dans la médecine, le service social, le pastorat et l'enseignement universitaire. Toutefois, ces étudiantes intrépides ne constituent que des exceptions à la règle, qui tient mordicus à maintenir les femmes au foyer. Lors du second conflit mondial, expliquent ainsi Nancy Kiefer et Ruth Roach Pierson, le désir des étudiantes et des professeures de l'Université de Toronto de contribuer activement à l'effort de guerre se butera aux conceptions dominantes de la « féminité » et de la « nature féminine » endossées autant par les autorités universitaires que par le gouvernement fédéral.

Cette volonté des universités de maintenir les étudiantes « à leur place » illustre en partie le rôle de gardiennes de l'ordre et de la moralité assumé par ces institutions, rôle qui renvoie à leur fonction essentielle de socialisation des jeunes générations. Cette socialisation ne s'effectuait pas de façon uniforme. D'une part, l'article de James Pitsula montre que durant les années 1920, décennie marquée par les faits et méfaits de sa jeunesse « flamboyante », les étudiants du Collège méthodiste de Regina menaient de leur côté une vie régimentée où la formation religieuse occupait une place de choix. « The picture of a young generation out of control does not really fit », conclut Pitsula (135). Pendant ce temps, l'Université de Toronto est régulièrement le théâtre d'effusions bruyantes et colorées, alors que ses étudiants sont soumis à des initiations diverses qui font l'objet d'un article stimulant signé par Keith Walden. Ces rituels, souligne l'auteur, ne constituaient pas seulement des actes frivoles, « they were also important social dramas that marked the attainment of maturity, delineated the structure of campus life, and displayed concerns about past and future prospects » (116). Bien plus, les initiations transmettaient les valeurs conservatrices défendues par l'Université de Toronto, dont le conformisme et le respect de l'autorité. Dans ce sens, conclut Walden, les initiations « facilitated acceptance of industrial capitalist society with its culture of professionalism » (116).

Le conformisme de la jeunesse universitaire canadienne, renforcé indubitablement par la religion, transparaît bel et bien à travers les articles du recueil. Certes, celle-ci n'a pas craint de contester l'ordre établi et d'endosser des idées jugées radicales, voire révolutionnaires. L'article de Paul Axelrod sur le mouvement étudiant des années 1930 et celui de Patricia Jasen sur le radicalisme étudiant des années 1960 en font foi. L'analyse nuancée effectuée par les deux auteurs permet toutefois de poser un regard lucide sur ces mouvements. Ainsi, le socialisme, le communisme et le mouvement pour la paix ont sans doute séduit plus d'un étudiant anglophone durant la Crise, mais l'entrée en guerre du Canada va assurer rapidement le triomphe du patriotisme. Comme l'observera à l'époque le *McGill Daily*, les étudiants s'étaient opposés à la guerre jusqu'à ce que la guerre éclate. De son côté, Patricia Jasen souligne que plusieurs des articles inscrits à l'agenda des jeunes militants radicaux des années 1960 se concrétiseront au cours des prochaines décennies, dont la canadienisation du personnel enseignant et des programmes, le développement d'études multidisciplinaires et la mise sur pied de programmes et de cours pour les travailleurs, les femmes, les minorités ethniques et les autres groupes « anonymes » de la société. L'auteure nous rappelle ainsi que la discipline historique a figuré à l'époque au banc des accusés et que l'histoire sociale a un passé récent au Canada.

Une autre constante qui émerge de la lecture de ce volume est l'attrait irrésistible qu'exercent les États-Unis auprès de la jeunesse universitaire canadienne au tournant du siècle. Tour à tour, l'on voit des hommes et des femmes diplômés de

Queen's, de Dalhousie, de McGill et de l'Université de Toronto se diriger vers le voisin du Sud dans le but de poursuivre des études graduées, d'exercer leur profession dans de meilleures conditions ou d'élargir leurs possibilités d'emploi. Il s'agit là d'un mouvement migratoire dont il faudrait mesurer plus précisément l'ampleur ainsi que la longévité. Les étudiants francophones du Québec n'y échappèrent également pas, comme l'indique l'article de Michael Behiels sur l'émergence des sciences sociales à l'Université Laval. Jean-Charles Falardeau, Maurice Tremblay et Maurice Lamontagne, qui constitueront la première génération de professeurs employés par la nouvelle Faculté des sciences sociales, obtiennent en effet leur doctorat aux États-Unis avant la Deuxième Guerre mondiale, et ce, avec le plein encouragement du Père Georges-Henri Lévesque.

L'article de Michael Behiels est le seul du recueil consacré au milieu universitaire francophone. Ce déséquilibre reflète en partie l'état actuel de l'historiographie de l'enseignement supérieur au Québec qui s'intéresse plus aux institutions qu'à la clientèle. Toutefois, les éditeurs auraient pu le corriger en considérant, par exemple, les travaux de Marcel Fournier sur le développement de l'activité scientifique et intellectuelle à l'Université Laval et à l'Université de Montréal, lesquels méritent d'être diffusés dans les milieux anglophones.

En définitive, cette lacune fait valoir la nécessité pour les historiens de poursuivre les recherches sur l'évolution de nos universités. En ce qui concerne la clientèle, il serait intéressant d'analyser l'impact de ces institutions sur le profil de vie et de carrière de leurs diplômés. Dans la même veine, que sont devenus ces jeunes radicaux des années 1960 qui ont effectué à l'époque le procès en règle de leur université et de leur société ? Forment-ils vraiment, tel qu'on le soutient habituellement, les entrepreneurs, les cadres et les professionnels d'aujourd'hui ?

Pour l'instant, les lecteurs accueilleront sans contredit *Youth University and Canadian Society* comme un premier bilan impressionnant qui, nous l'espérons, en suscitera d'autres dans un avenir prochain.

Ruby Heap
Université d'Ottawa

* * *

Jacques Bernier — *La médecine au Québec : naissance et évolution d'une profession*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1989, 207 p.

Les Presses de l'Université Laval viennent de publier un livre depuis longtemps souhaité par les historiens et les médecins intéressés à l'histoire de leur profession. Écrit par le professeur Jacques Bernier du Département d'histoire de l'Université Laval, ce livre retrace les débuts comme profession de la médecine au Québec et, de plus, en analyse l'évolution ainsi que les rapports des médecins comme groupe social avec l'ensemble de la société québécoise. La profession médicale a connu, au XIX^e siècle, des changements profonds égalés seulement peut-être par les tribulations et les modifications des dernières décennies. « Reine des professions », selon l'expression de Torrance, elle servit de modèle aux autres, à l'époque, pour acquérir leur autonomie.